

LA CHAMBRE BLEUE

DEUXIÈME SÉRIE DE "LA FEMME MYSTÉRIEUSE."

I

PRISONNIER DE GUERRE.

Une semaine environ s'était écoulée depuis que Robert était arrivé au moulin. La situation de la pauvre Lucienette, sans être précisément meilleure, avait perdu ce caractère profondément alarmant qu'elle présentait tout d'abord.

Il avait été arrêté en conséquence, dans une sorte de conseil de famille, dont naturellement Robert fut appelé à faire partie, que, temporairement au moins, on s'abstiendrait de porter le désespoir dans l'âme du brave Bouginier en lui faisant connaître la gravité du mal dont sa femme venait d'être atteinte.

La malade pouvait se lever et faire quelques pas avec l'assistance de son père ou de sa fille ; elle articulait même avec effort quelques paroles, mais sans qu'il fût possible d'y attacher aucun sens, et il était manifeste que l'intelligence lui faisait complètement défaut.

Pourtant, qui ne sait qu'en pareil cas, hélas ! la sollicitude paternelle et filiale, devenue de facile composition, accepte presque avec joie cette sorte de capitulation avec la mort, qui, à défaut de l'âme de la personne aimée, laisse au moins à sa famille le corps que cette âme animait et les apparences de la vie. Et puis, tant que la lampe n'est éteinte, on conserve tous jours l'espoir qu'elle se ranimera.

De son côté, Robert s'était façonné bien vite à l'existence nouvelle qu'il était appelé à mener, existence presque aussi monotone que le bruissement de l'eau chassée par la roue du moulin du père Delphin-Pichard. La promenade, la pêche et quelques livres qu'il avait apportés suffisaient pour occuper tous les instants de la journée qu'il ne passait pas en compagnie de ses hôtes.

Ceux-ci, l'aïeul et la petite fille, cherchaient à le distraire de leur mieux, le premier en lui racontant les campagnes du grand empereur, la seconde en lui demandant en échange le récit de tout ce qu'il avait vu et fait en Afrique. Il convient d'ajouter que, grâce à cet emploi de son temps, qui pour bien des lecteurs paraîtra morne et fastidieux, Robert ne s'ennuyait pas le moins du monde.

C'eût été à coup sûr pour quelque émule de Greuze, le sujet d'un tableau qui n'eût pas été sans originalité ni sans charme, que l'aspect de cet intérieur de moulin, particulièrement à l'heure de la veillée. Aussitôt le souper terminé dans la salle du rez-de-chaussée, servant à la fois suivant l'usage des campagnes, de cuisine, de réfectoire et souvent même de dortoir, on pouvait contempler le vieux meunier et le jeune officier devisant ensemble sous le regard naïvement inquisitif de Lucienette, pensive et charmante avec son pittoresque coiffage poitevin, qui, au XVe siècle, était encore celui de nos reines de France. Pendant ce temps-là, Lucienette, la pauvre idiote, assise dans le grand fauteuil de cuir et tout à fait indifférente à la conversation, caressait machinalement son chat, frileusement couché sur ses genoux.

Au sein des agitations fiévreuses de la vie telle qu'on la pratique généralement à notre époque, au milieu de ce labeur incessant par lequel la plupart des hommes parviennent à grand-peine à pourvoir à leurs besoins les plus urgents, le métier militaire a cela de bon qu'il habitue ceux qui l'exercent à abdiquer bien des exigences, comme aussi à tenir peu de place et à faire peu de bruit.

Sauf de rares exceptions, l'officier pauvre, et en dehors de certains régiments de cavalerie, combien compte-t-on d'officiers riches ? l'officier pauvre, disons-nous, est une façon d'anacronisme

habitué à une vie presque contemplative, et qui sait fort bien se passer du confortable comme de toutes ces distractions bruyantes devenues presque aussi indispensables pour bon nombre de citoyens que l'air même qu'ils respirent.

Enfin, il y a dans ce qu'un poète a appelé la *sérénité des champs au soleil prosternés*, une source mystérieuse d'apaisements dont il est difficile de ne pas subir l'influence, et à laquelle Robert devait échapper moins que personne ?

Une telle situation était-elle de nature à se prolonger ? c'est ce dont il ne pouvait s'empêcher de se préoccuper toutes les fois que lui arrivait de reporter sa pensée sur le dernier billet qui lui était parvenu, en arrivant au moulin, de la part de sa mère.

À cet égard, il tombait aussitôt dans un dédale de conjectures vraiment inextricables. Quels intérêts si graves pouvaient donc exiger qu'il quittât le moulin du père Delphin Pichard, où il recevait une si franche et si cordiale hospitalité ?

Qu'irait-il faire à la métropole du luxe et des plaisirs ; à Paris où il ne connaissait personne, et où il ne se sentait appelé par aucune attraction ? Fallait-il donc penser qu'il y retrouverait cette mère dont il avait promis solennellement de respecter l'incognito ? Paris, depuis l'abdication de l'ancienne Venise, n'est-il pas la seule ville au monde où, au milieu des mille bruits d'un carnaval perpétuel, on ait la faculté de cacher son nom, sa vie, ses amours sous un masque que nul ne songe même à lever ?

Robert pensa d'abord que, tout en étant fidèle à l'engagement qu'il avait pris, il trouverait auprès de la petite Lucienette quelques lumières propres à le guider dans les ténèbres où il s'agitait. Une fille de dix-huit ans est toujours plus ou moins la confidente obligée de sa mère. Mais Lucienette, qu'il interrogea discrètement, ne put être pour lui malheureusement d'aucun secours.

Si la meunière écrivait parfois autre chose que ses comptes de ménage ou de mennerie, elle n'en soufflait mot à sa fille non plus qu'à personne, à moins qu'il ne s'agit de sa correspondance avec son mari, le maréchal des logis Bouginier, et, en fait de lettres, il n'en arrivait jamais d'autres au moulin que celles de ce brave sous-officier.

De tout cela il était aisé de conclure que la meunière allait chercher à la poste restante de quelque bourgade du voisinage, des lettres auxquelles elle répondait de la même façon, et que par conséquent l'avis qu'attendait Robert pour se rendre à Paris, suivant l'intention qu'on lui avait exprimée, ne lui parviendrait sans doute jamais, à moins qu'on n'employât quelque autre voie. Or, il devenait difficile d'admettre cette dernière supposition, en présence d'un fait insignifiant au moins en apparence, mais sur la portée duquel Robert ne pouvait se méprendre.

En examinant l'un des cachets de cire rouge, resté adhérent à la boîte qui lui était parvenue, le seul qui gardât encore quelques vestiges d'empreinte, il avait reconnu l'écusson royal de France, avec un exergue sur lequel on pouvait encore lire assez distinctement ces mots : "Ambassadeur de France". Le reste manquait et c'était, comme toujours, ce qu'il y avait de plus important ; mais il restait acquis que la boîte avait été expédiée de l'étranger et par les soins d'un des agents de l'ambassade.

Il est inutile de s'appesantir davantage sur les hypothèses que le jeune lieutenant put être tenté d'échafauder sur un pareil fait ; aussi bien, après avoir passé cinq années en Algérie, au milieu de populations vouées au fatalisme musulman, ce qu'il pouvait faire de mieux c'était d'en prendre exemple, alors même qu'il n'y eût pas été enclin par nature.

Mais quelle est la source, si tranquille et si cachée qu'elle puisse être, dont les vents d'orage ne viennent pas parfois agiter et troubler l'eau ?

Un jour qu'il rentrait de la pêche, pour l'heure traditionnelle du dîner, vers midi, comme cela se passait encore en Poitou vers l'an de grâce 1847, Robert, en débouchant d'un sentier se raccourci qu'il avait pris pour rentrer au moulin,